

Puisque sa vie était tracée dans une sphère riante et fortunée et qu'aujourd'hui ce vers est une partie de sa justification devant la postérité, elle fit mieux encore en donnant, même sans rétribution, à ses risques et périls, aux frais de ses amis, un chef-d'œuvre à son pays. Elle légua ainsi son ame au public, et sa gloire à sa patrie. La préface de ses œuvres restera éternellement un chef-d'œuvre de bon sens, de style et de philosophie, et c'est même ce qui s'est rencontré de plus parfait sous sa plume. Elle créa, sans s'en douter peut-être et sans avoir l'air de viser à ce but, une occupation honnête pour son sexe; elle comprit parfaitement toute la portée de cet instrument qu'elle s'étudiait à perfectionner à leur usage. Le progrès naturel de l'esprit humain n'a fait qu'ajouter à sa découverte.

On doit s'étonner que Bayle, esprit judicieux qui a souvent le mérite de l'exactitude, ait pu corroborer l'opinion de ceux qui se sont plu à flétrir la réputation de Louise Labé. Le moyen d'y ajouter foi et de concilier une pareille version avec les intimes relations que Louise Labé possédait dans notre ville, parmi tout ce qu'on y comptait alors d'hommes distingués et haut placés : un président, Nicolas de Langes ; un des grands dignitaires de notre église, le doyen du chapitre de St-Jean, Gabriel de Saconay ; Clémence de Bourges, cette belle et chaste personne qu'on avait surnommée la *Perle des damoiselles* ; Maurice Scève et du Peyrat, les premiers noms de la cité !

C'est beaucoup que Louise Labé ait eu l'heureuse inspiration d'inscrire la première, en tête de ses maximes : « Pourteté n'est pas vice » dans une ville où la pauvreté est assez souvent quelque chose de pis : *illud deforme malum* ; c'est beaucoup que les lettres, les arts soient intervenus dans cette existence sans la troubler ; un des plus beaux privilèges des lettres doit être, avant tout, de contribuer au bonheur de